

Présentation d'Edouard Braine, nouveau consul général à Londres

Edouard Braine a pris ses fonctions de consul général de France à Londres à l'automne dernier, revenant au Quai d'Orsay sept ans après un terrible accident qui l'a rendu tétraplégique. Pour se présenter, il a choisi de reprendre le texte d'un entretien pour la Revue des anciens de l'ENA. Il s'est confié à son camarade de promotion Jean Picq (François Rabelais 1973), président de chambre à la Cour des Comptes, qui fut le principal inspirateur de la réforme du ministère des affaires étrangères par Alain Juppé en 1993.

1. Comment as-tu vécu cette épreuve ? As-tu pensé que ta carrière diplomatique était définitivement brisée ?

Ce n'est pas d'abord à ma carrière que j'ai pensé lorsque ma jument a glissé à la fin d'août 2002. Tout ou presque était brisé, le corps bien sur, mais c'était aussi une existence qui disparaissait, bien au delà du fonctionnement des bras et des jambes, sans mentionner des détails internes sordides. Il en est de même de tous les éléments du quotidien, à l'exception de la pensée et de son expression : la parole. Passé près de la mort j'avais récupéré, après mon opération, « la pince à gauche », selon les médecins qui m'ont sauvé, désignant la chance que j'avais de bouger le pouce et l'index de la main gauche. J'étais un tétraplégique « imparfait ».

Dans l'épreuve, ce qui l'a emporté c'est d'abord une volonté de survivre qui aujourd'hui me surprend. Mon premier souvenir de l'accident, c'est le refus de mourir. C'est plus compliqué après. Car il faut à la fois refuser le sort et l'accepter. Le refuser c'est se battre pour reconquérir, dans un combat incessant, des éléments, même dérisoires, d'autonomie. C'est aussi ne pas se laisser aller, ni au désespoir, ni à la résignation de devoir désormais compter sur les autres pour une vie quotidienne dont vous avez perdu la maîtrise. Mais il faut aussi accepter la réalité d'un changement radical et largement irréversible, vivre dans la peur permanente de la chute, se soumettre aux mille contraintes du handicap. Je me suis rapidement rêvé en fauteuil roulant...

2. Qu'est-ce qui t'a fait tenir pendant ces longues années ?

J'ai été porté par les autres et j'ai la chance de croire en Dieu. La communion des Saints est une sorte de SAMU spirituel, au service de l'envie de vivre. Une force inouïe a transformé l'hyperactif que j'étais et a imposé la priorité de l'Etre sur le faire et le paraître. Envie, en vie, la vision de la mort a changé la perspective... J'ai également transformé la femme que j'aime en esclave à plein temps, complément de mes incapacités, acteur essentiel d'une vie de dépendance mutuelle et acceptée qui a transformé radicalement notre couple : mes succès sont les siens, les nôtres. Je ne suis pas fier d'avoir infligé ceci à Chantal, mais je suis fier d'elle. En un mot l'amour est déterminant, sous toutes ses formes. L'espoir aussi, à la limite de l'inconscience, qui pousse à tout entreprendre dans cette reconquête contre le handicap.

Je serais injuste si je ne mentionnais pas la troupe innombrable de mes alliés de combat. J'hésite à les énumérer : une équipe chirurgicale et médicale exceptionnelle au CHU de Limoges, les médecins, kinés, ergothérapeutes, infirmières et soignants de Garches, des

Invalides, du centre de Kerpape en Bretagne (sorte de « club med. » du handicap), le médecin anglais dont la stimulation intramusculaire a réveillé des circuits inattendus, mais aussi ma famille et mes amis qui se sont relayés pour me nourrir, m'abreuver, m'entourer et m'aider dans un quotidien invivable sans l'aide d'autrui. Ma survie est un paradigme inattendu de la doctrine Saint-Simonienne!

3. La perspective de te battre pour retrouver ton métier a-t-elle joué un rôle ?

Ma chance a été de ne jamais interrompre vraiment mon travail. Peut-être aurais-je cédé au découragement si j'avais, en plus, perdu le sentiment de mon « utilité ». Je travaillais alors dans l'industrie chimique, à la SNPE, vénérable entreprise publique, modèle jugé périmé, mais aussi trésor national stratégique qui permet à notre Pays d'appartenir au club très fermé de ceux qui maîtrisent la propulsion solide des lanceurs et missiles spatiaux. Ma dette et ma reconnaissance sont immenses envers son PDG d'alors, Jacques Loppion, aujourd'hui décédé, qui m'a signifié, même sur mon lit d'hôpital, que mon état totalement grabataire ne changeait pas la valeur de ma contribution à l'entreprise : je conservais mon rôle, ma place au comité exécutif, la collaboration de mon assistante qui avait à Garches une sorte de deuxième bureau. La place me manque pour dire ma gratitude envers mes collègues de travail dont la solidarité m'a littéralement porté.

4. Comment as-tu reçu la nouvelle de ta nomination comme consul général à Londres? Comment abordes-tu cette nouvelle mission? Quelles seront les contraintes que tu devras affronter ? Ton état te donne-t-il une autre vision de l'exercice du métier diplomatique?

Il s'agit à la fois d'un « retour à la normale », d'un défi, mais aussi d'une forme de témoignage visant à assumer une sorte de devoir de pédagogie et d'exemplarité quant au rôle que les personnes handicapées ont à jouer dans la cité. En termes de carrière, la candidature d'un ambassadeur à un poste de consul général pourrait sembler modeste. Mais l'exercice du métier avec un fauteuil électrique et malgré les lourdes contraintes du handicap relève d'une extrême ambition. Sans verser dans le messianisme j'éprouve également un sentiment de responsabilité envers mes nombreux compatriotes qui vivent le handicap comme une exclusion de la « normalité sociale », une mutation en objets de compassion ou en bénéficiaires de prestations.

Je serais évidemment surpris et déçu que ma nomination puisse être présentée comme résultant d'une discrimination positive, où je serais redevable d'un privilège ou d'un avantage à ma tétraplégie. J'ai pu mesurer sur le terrain les dangers et les inconvénients de ce genre de démarche, lorsque j'étais, il y a quinze ans ambassadeur en Malaisie, le seul pays dont l'ingénierie politique et sociale repose essentiellement sur ces valeurs, aux antipodes des nôtres. Pour autant il faut reconnaître que l'insertion des personnes handicapées dans la vie sociale et le monde du travail est une entreprise coûteuse et complexe. Mon travail à Londres requiert une logistique lourde, de gros moyens et surtout un effort solidaire pour surmonter les difficultés du quotidien : une mobilisation exceptionnelle est déclenchée par le Quai d'Orsay pour m'aider à relever le défi.